

Trente-Sept Degrés Centigrades

Comme d'habitude, la première personne que Nico rencontra en sortant de chez lui fut le contrôleur de la C. G. M., un petit homme sec et ridé. Sa combinaison amarante, pleine de plis et de bosses, tombait de ses épaules voûtées à la façon d'un parapluie refermé. Il s'appelait Esposito ; c'était un méridional au teint olivâtre, avec de toutes petites moustaches et une grosse verrue poilue près de l'oreille.

C'était le responsable du pâté de maisons, une vraie carne, qui fourrait son nez partout ; et envahissant avec ça, comme tous les contrôleurs de la C. G. M.

Nico s'arrêta à dix pas de lui et boutonna son pardessus. Il se sentait en forme. Le ciel était bleu, sans nuages : une vraie journée de bonniches et de voitures d'enfants dans les squares. Pourtant, en apercevant Esposito, il releva le col de son pardessus et glissa les mains dans ses poches.

« Bonjour, » dit le petit homme de la C. G. M.

Nico ressortit une main, rien qu'un instant, la leva et agita les doigts pour un salut qui se voulait amical. Puis il essaya de filer, de l'air du monsieur qui n'a rien à se reprocher.

Mais Esposito l'empoigna par un bras :

« Gilet de corps ?

– Je suis en règle, déclara le jeune homme.

– Gros tricot de laine ?

– Je l'ai mis, je l'ai mis !

– C'est bon, dit sans se démonter le petit homme de la C. G. M. Mais on ne prend jamais assez de précautions, monsieur Berti. « *En avril ne te découvre pas d'un fil* » ; aussi n'ôtez pas votre pardessus : il y a une amende.

– Comptez sur moi, chef. »

Il s'éloigna en hâte, cependant qu'une tache bleu foncé le frôlait dangereusement. Nicola Berti — tout le monde l'appelait Nico — soupira et continua son chemin en jetant un coup d'œil sur sa gauche, là où les véhicules, les lévacars rutilants et voyants, filaient, un peu au-dessus du niveau de la rue, sur leur piste de plastovitrex. Ils étaient tous très beaux ; même ceux qui commençaient à dater un peu ; même les utilitaires, minuscules mais tellement pratiques. Un jaune, un rouge, encore un jaune, puis un bleu ciel, puis un vert, un rouge, un rouge, un bleu ciel, un blanc argent, un bleu pétrole, un vert...

Nico soupira de nouveau. À pas lents, presque à pas comptés, il franchit les cinquante derniers mètres qui le séparaient de l'arrêt de l'hélibus. Celui-ci n'était pas encore en vue. Il se glissa au milieu des trente ou quarante voyageurs qui attendaient déjà. Un costaud tenta de lui barrer le passage ; mais Nico, gonflant sa poitrine, parvint aux tout premiers rangs à grand renfort de coups de coude. Quand l'hélibus arriva, il poussa énergiquement de côté la dame qui se trouvait près de lui, tint tête aux assauts du costaud et monta bon premier. Il y eut des protestations :

« Il n'y a qu'en Italie qu'on voit des choses pareilles ! beuglait une grosse dame à la poitrine énorme et ballottante.

– Goujat ! cria d'une voix de fausset un petit vieux à lunettes. Si vous êtes si pressé que ça, prenez donc un hélitaxi. »

Nico ressentit une douleur au mollet : un gamin, qui voulait à tout prix passer devant lui, manœuvrait hardiment son cartable de fibre synthétique dans cette forêt de jambes.

Le portillon automatique se referma, en coinçant un parapluie. On entendit un juron étouffé, puis pire encore. Et quelqu'un éclata de rire, tandis que l'hélibus repartait, laissant sur le trottoir vingt-cinq voyageurs qui agitaient des bras menaçants.

Laborieusement, Nico contourna la femme-canon, décocha lâchement un coup de pied dans les tibias du gamin et, se glissant entre le tourniquet des billets et le petit vieux à lunettes, il gagna le milieu de la voiture où il y avait un peu moins de monde.

Agrippé à la main-courante, il regarda comme chaque matin les placards publicitaires encastrés entre

le toit et les fenêtres.

Il les connaissait tous par cœur : *Coussins pneumatiques Lichemin ; Lévacar-Occasions ; Coussins pneumatiques Lipirel ; Giulia-Gamma : Roëncit ; Demerces ; Dorj ; Volkscar Alfa et Bêta*. Pas un ne manquait. Une vraie collection de tentations, qu'il était absolument impossible de ne pas voir :

TU VEUX DONC RESTER UN PAUVRE TYPE TOUTE TA VIE ? QU'ATTENDS-TU POUR
ACHETER UN ROËNCIT ?
ROËNCIT !
70 000 LIRES PAR MOIS.
RIEN A PAYER D'AVANCE.
ROËNCIT !
LE LÉVACAR QUI S'IMPOSE ET TRIOMPHE.
ROËNCIT ! ROËNCIT ! ROËNCIT !

Il ravala amèrement sa salive. Les autres placards étaient à peu près de la même veine :

DEMERCES, LE LÉVACAR QUI VOUS POSE.
QU'ATTENDEZ-VOUS ?
MOITIÉ COMPTANT,
LE RESTE EN DOUZE MENSUALITÉS.

Et encore :

SI TU AIMES LA VITESSE, AMI, OUVRE L'ŒIL ET CHOISIS LA GIULIA-GAMMA : 280 KM.
HEURE
VOITURE RECOMMANDÉE PAR LA C. G. M.

La C. G. M., la Convention Générale Médicale ! Une obsession, oui, voilà ce que c'était. Toujours dans vos pattes, avec un règlement moyenâgeux et des milliers et des milliers de contrôleurs tatillons, constamment à l'affût de la moindre infraction.

Nico fit un demi-tour sur lui-même ; mais les conseils de la C. G. M. s'étaient en lettres phosphorescentes sur tout l'autre côté de l'hélibus. Il tenta de fermer les yeux. Ce fut inutile. Ces salauds-là connaissaient leur affaire ; et en fait de publicité c'étaient des champions. Impossible de ne pas lire leurs slogans :

MONSIEUR, ÊTES-VOUS BIEN SÛR D'AVOIR LA CONSCIENCE TRANQUILLE ?
N'AVEZ-VOUS PAS OUBLIÉ VOTRE TUBE D'ASPIRINE À LA MAISON ?

Nico s'aperçut qu'il était machinalement occupé à fouiller ses poches pour y chercher ses comprimés.

NE DITES PAS QUE VOUS AVEZ LAISSÉ VOTRE THERMOMÈTRE DANS LA POCHE DE
VOTRE AUTRE VESTON, C'EST UNE MAUVAISE RAISON.
TOUTE PERSONNE TROUVÉE SANS SON THERMOMÈTRE EST PASSIBLE D'UNE AMENDE
DE TROIS CENT QUATRE-VINGTS LIRES.

Il porta la main à son cœur. Le thermomètre était là, auprès de son crayon de métaplomb et de son peigne façon écaille.

AIDEZ-NOUS À VOUS MIEUX SERVIR !
N'OUBLIEZ PAS :

« POLYVITAMINIC » DEUX FOIS PAR JOUR.

Nico soupira bruyamment. Il chercha le dispositif d'ouverture de la fenêtre ; mais une main enserra aussitôt la sienne :

« Qu'est-ce que vous comptez faire ? demanda poliment mais fermement un monsieur qui se trouvait à côté de lui.

– Ouvrir, dit-il en suffoquant. Il fait une chaleur du diable. On étouffe, ici. »

L'autre le regarda calmement, bien en face ; puis il secoua la tête d'un air résolu :

« Je vous interdis d'ouvrir cette fenêtre. »

Nico se mit à rire :

« Sans blague ! On manque d'air, ici. Qu'est-ce que ça peut bien vous fiche, à vous, que je baisse la vitre ?

– N'insistez pas, » répliqua le monsieur d'un ton cassant. Il avait tiré une carte de sa poche, et maintenant il la lui agitait sous le nez : « Vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Je suis contrôleur de première classe à la C. G. M. ; et la fenêtre doit demeurer fermée : article 5, paragraphe 2, de l'accord passé entre la Compagnie des Transports en Commun et la Convention Générale Médicale. »

Nico ouvrit une bouche étonnée, puis il haussa les épaules dans une ultime et vaine tentative de protestation.

« Pas d'histoires ! enchaîna l'autre. Le règlement est formel : les moyens de transports en commun doivent laisser leurs fenêtres fermées jusqu'au 31 mai inclus. Et nous ne sommes encore qu'en avril ! Vous êtes conventionné, j'espère ?

– Oui, dit Nico d'un ton moins claironnant.

– Montrez-moi vos papiers, je vous prie.

– Mais... Mais mes papiers n'ont rien à voir là-dedans !

– J'ai dit : vos papiers. Carte d'identité, certificat sanitaire et contrat de travail.

– C'est insensé, ça ! Je n'ai jamais fait qu'essayer de baisser la vitre, tout de même...

– Chauffeur ! cria l'homme de la C. G. M. Arrêtez ! Laissez-nous descendre, s'il vous plaît. J'ai un contrôle à faire. »

Le conducteur bloqua les freins. Ils sautèrent à bas de l'hélibus, et le portillon se referma sur un amas de visages hilares.

« Suivez-moi.

– Mais je vais être en retard ; il faut que je sois au bureau dans dix minutes. »

L'homme de la C. G. M. poussa Nico sous une porte cochère.

« Je suis en règle, dit le jeune homme en lui mettant ses papiers dans la main. Voici le thermomètre, les comprimés d'aspirine, les pastilles pour la toux. Ça, c'est la vitamine C ; voici la B-12, l'antiseptique, le leucoplast, la pommade ophtalmologique et l'étui d'antibiotique. J'ai tout ; vous ne pouvez pas me coller une amende. »

Le contrôleur examina minutieusement chaque chose ; puis il demanda, en le regardant droit dans les yeux :

« Gilet de corps ?

– Écoutez, je vais être en retard. Le Ministère de la Chanson est encore loin, place Flaminia ; et si vous me faites rater le prochain hélibus, je serai à la bourre...

– Gilet de corps ? insista l'homme de la C. G. M.

– Bon Dieu ! Mais je l'ai, ce gilet de corps. Et le tricot de laine aussi, et les grosses chaussettes. »

Il ouvrit son pardessus, son veston, releva son pull-over et déboutonna sa chemise à la hauteur de la poitrine :

« Voilà, monsieur : gros tricot de laine et gilet de corps. Je suis en règle. »

L'autre ouvrit un petit carnet et commença à écrire :

« Un peu de surveillance spéciale ne vous fera pas de mal, dit-il.

– Surveillance spéciale ? Pourquoi ? Je suis en règle, non ?

– Oui. Pour le moment, oui. Mais votre tentative d'ouvrir la fenêtre de l'hélibus est le symptôme de

tendances individualistes extrêmement dangereuses. Je vais vous signaler à la Commission Supérieure de Vigilance. Vous pouvez disposer. »

Un regard hostile, rageur. Nico fourra dans ses poches le thermomètre, les comprimés, les petits tubes, ses papiers, et sortit en courant de sous la porte cochère.

Un hélibus stationnait à cent mètres de là, devant un petit groupe de voyageurs qui s'énermaient visiblement tant ils avaient hâte de le prendre. Nico bondit ; en deux secondes, il fut au milieu du peloton et, jouant des coudes et du bassin, parvint enfin à empoigner l'une des barres de l'hélibus et à se hisser à l'esbroufe sur la plateforme, à l'instant précis où le véhicule démarrait.

Alors il se passa le revers de la main sur le front — il était en sueur — et il regarda dans la rue : une longue file de lévacars suivaient l'hélibus ou le contournaient en le dépassant. Rouge, bleu ciel, jaune, bleu pétrole, blanc argent, rouge, jaune, bleu ciel, vert olive... Il ferma les yeux, se retourna et les rouvrit, fixa le plafond. Mais bientôt son regard, descendant le long du châssis concave, rencontra le placard phosphorescent de Roëncit :

SEULS, LES PAUVRES TYPES VONT A PIED.
L'HOMME QUI CONNAIT SON AFFAIRE ROULE À 200 DANS UN ROËNCIT, LE LÉVACAR
DES TEMPS MODERNES.

Pas moyen d'y échapper. Il tourna de nouveau les talons. Le rouge d'un autre placard l'atteignit avec la violence d'un coup de poing. C'était une publicité énorme, et qui occupait presque tout le côté droit de la voiture :

MONSIEUR ! MADAME ! AU PREMIER SYMPTÔME DE REFROIDISSEMENT : ASPIQUININE !
HOMME AVERTI, HOMME À MOITIE GUÉRI.
CENT LIRES D'AMENDE À TOUT CONTREVENANT CONVENTIONNÉ.

Il travailla deux heures d'affilée, sans même lever les yeux un instant. À dix heures, un garçon de bureau entra avec un nouveau tas de dossiers qu'il déposa sur sa table ; à dix heures trente, le chef de service l'appela au rapport ; à onze heures, il prit un café et une pastille vitaminée.

À onze heures trente-cinq, le téléphone sonna.

« Nicola Berti à l'appareil, » annonça-t-il en décrochant le combiné avec nervosité. Il espérait que ce serait Doris, mais il fut terriblement déçu. C'était une voix d'homme, qui tenait le milieu entre la basse et le baryton :

« Ici, D'Andrea, de la part de la Commission Supérieure de Vigilance.

– Oui, j'écoute, balbutia Nico.

– Vous êtes convoqué pour ce soir dix-neuf heures, au Dispensaire Central de la *via del Gambero*.

– Ah !... Pourquoi donc ?

– Prise de sang, radiographie des poumons...

– Hein ?

– Vérification des taux d'alcool et de nicotine. Bonne continuation, monsieur Berti. »

Il ne manquait plus que ça. Ce salopard de contrôleur de l'hélibus avait fait du zèle ; il voulait de l'avancement.

Nico tira de sa poche un paquet de cigarettes et le vida sur son bureau : il en restait encore six. Il voulait en griller une, mais il se retint : ces six-là devaient lui faire sa journée.

« Saleté de vie ! »

Le collègue de la table d'en face leva les yeux de dessus son dossier :

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Nico haussa les épaules. Ça ne valait vraiment pas la peine de vider son sac devant ce niguedouille de Giobbi, un minable bien digne du lamentable Job, son presque homonyme biblique. Giobbi n'avait, entre autres, jamais fumé de sa vie ; il ne pouvait guère comprendre que le maximum autorisé de dix cigarettes par jour était ridicule pour un garçon de vingt-cinq ans, fort actif et doté de poumons d'homme-

grenouille. Bien sûr, Nico était parfaitement libre d'en fumer davantage : les distributeurs automatiques étaient bourrés de cigarettes, et il lui suffisait d'y introduire deux, trois, cinq pièces de monnaie pour que l'appareil déversât toutes les cigarettes du monde. Oui... et après ? Après, au moment de la vérification du taux de nicotine la plaque aurait tout révélé ; et dès qu'on dépassait, même de très peu, la limite de tolérance, on récoltait une amende drôlement salée : quarante ou cinquante mille.

Nico fit son examen de conscience. La semaine passée, il avait fumé pas mal de cigarettes en plus, avec cependant le ferme propos de compenser ça la semaine d'après. Ce saligaud de contrôleur avait tout fichu par terre. La radiographie des poumons était pour ce soir dix-neuf heures. Et il n'y aurait pas moyen de les mettre dedans. Ou peut-être bien que si, en buvant beaucoup de lait et en ne fumant pas de la journée...

Il prit ses cigarettes, les jeta dans un tiroir, le ferma à clef et siffla Giobbi :

« Tiens ! dit-il en lui lançant la clef. Tu ne me la rendras que cinq minutes avant la sortie. Et si jamais je te la demandais plus tôt, envoie-moi dinguer. »

L'envie de fumer devenait intolérable. Nico se mit à suçoter un bout de crayon, et ouvrit un nouveau dossier : le parolier de *J'ai l'âme en peine* et de *La ballade des radis roses* y signalait que ses chansons étaient indûment parodiées dans des bouis-bouis de bas étages. La requête, également adressée pour mémoire au Syndicat des Paroliers, s'achevait par un vibrant appel aux instances compétentes, afin qu'elles apportassent à l'avenir plus de zèle à la protection artistique des créations du plaignant.

LA SUITE DANS LE RECUEIL